

Alain Emmanuel Dreuilhe
Un combat global

Chantal Saint-Jarre

Number 32, May–June 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20016ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Saint-Jarre, C. (1988). Alain Emmanuel Dreuilhe : un combat global. *Nuit blanche*, (32), 54–57.

Alain Emmanuel Dreuilhe

Un combat global

Un important événement de presse, organisé conjointement par la maison d'édition Gallimard et le comité Sida-Aide-Montréal (C-SAM), avait lieu à la fin de l'automne à Montréal autour du livre d'Alain Emmanuel Dreuilhe: *Corps à corps*, publié chez Gallimard/Lacombe¹.

Ce livre, écrit dans une langue admirable et selon une «démarche proustienne», est un témoignage vibrant de l'expérience qu'un homme de trente-huit ans fait du sida. En poussant jusqu'à ses derniers retranchements la comparaison du sida avec la guerre — ses combattants, ses généraux, ses tranchées, ses zones occupées, ses morts, ses ruines, ses holocaustes, ses victoires — Alain Emmanuel Dreuilhe réussit à faire passer la terrible réalité de cette maladie au statut de métaphore et ce faisant, à lui donner une dimension spirituelle.

Sorte d'Orphée des temps modernes, Alain Emmanuel Dreuilhe projette sa parole bien au-delà du monde gay masculin. Elle encourage toute personne frappée par le virus du sida, homme ou femme, à engager le dur combat avec la maladie, mais aussi à prendre la parole voire l'écriture.

Au court entretien que j'ai eu avec l'auteur, j'ai intégré les propos sensibles de collègues journalistes: ils illustrent le climat exceptionnel dans lequel s'est déroulé l'événement de presse auquel s'était prêté Alain Emmanuel Dreuilhe.

Nuit Blanche — Alain Emmanuel Dreuilhe, pourriez-vous m'expliquer comment vous est venue la «métaphore de la guerre» par l'intermédiaire de laquelle vous affrontez en quelque sorte votre sida? Cela vous a-t-il été suggéré par l'enfance vécue au Caire au milieu des tanks de Nasser, ou par votre cure psychanalytique, par la pratique de la visualisation ou par la lecture des Susan Sontag, ou Fritz Zorn, toutes circonstances dont votre livre fait état?

A.E. Dreuilhe — Ce qui m'a échappé, comme j'écrivais spontanément, c'est qu'effectivement j'avais grandi dans des pays où la guerre sévissait. Ou la guerre civile pour l'Égypte, ou la guerre d'Indochine, puisque nous sommes arrivés au Cambodge et au Vietnam après Diên Biên Phu et que la guerre entre les États-Unis et le Vietnam a commencé à l'époque où j'y vivais. Si bien que c'était une présence constante; c'était un problème pour aller à la piscine — la crainte des terroristes — ou pour aller à la plage. On ne pouvait pas se déplacer facilement dans le Vietnam de l'époque, ce qui fait que j'ai appris tout petit à vivre avec la guerre. Et, en quelque sorte le sida est devenu une métaphore de la situation où je me suis toujours trouvé; j'y étais à l'aise parce que j'avais toujours vécu dans des circonstances difficiles et je m'étais rendu compte qu'on pouvait quand même avoir une vie agréable tout en étant dans un pays en guerre. Et qu'on pouvait faire quelque chose même si on assistait à la fin du monde.

Les tanks de Nasser, c'est plus une image. C'est très impressionnant quand on a six ans et qu'on voit des centaines de tanks qui passent devant la maison. Ça fait un effet! Mais je n'ai pas voulu trop parler de moi parce que j'ai l'impression que je ne suis, si nous constituons une armée, qu'un des combattants et un simple soldat qui sait écrire. Car il y a des milliers de gens dans mon cas. J'ai voulu parler de ma vie personnelle pour autant qu'elle ait un rapport avec cette armée ou avec la maladie. Je voulais me présenter comme une entité collective dont je serais une sorte de porte-parole. Comme les soldats en uniformes verts sont tous ►



Nam Dinh, 21 mai 1954. Photo de Robert Capa

pareils, je ne tiens pas à avoir un uniforme différent ou pas d'uniforme.

Guerre mais aussi voyage

Jean-Michel Sivry (ex-directeur des éditions Flammarion) — Corps à Corps est le témoignage de quelqu'un qui espère. C'est aussi une prise de parole, un acte politique par rapport à la liquidation médiatique du sida. C'est également une œuvre philosophique, un hymne à la vie, qui parle de la joie de vivre, de la joie de pouvoir être vieux, l'œuvre d'introspection et d'analyse de quelqu'un qui est en pleine ambiguïté, qui tombe amoureux du sida et en même temps qui le dénonce comme son pire ennemi. Il y a aussi un texte littéraire, une musique, un style particulier, un amour de la langue française. Enfin, c'est ...un livre de voyage! Peux-tu nous parler de cet aspect de ton livre?

A.E. D. — Voyage à la découverte du corps jusque là fait acquis, utilité. Le sida et la plupart des maladies nous font découvrir notre corps et surtout

les parties qui ne fonctionnent plus ou qu'on a perdues. Du coup, la façon de fantasmer sur mes intestins, sur mes yeux puisque j'ai un virus qui s'attaque à l'œil, sur mon intérieur, m'a fait me rendre compte qu'une grande partie de ce qu'on appelle le bonheur, consiste simplement dans le fonctionnement harmonieux du corps. C'est donc un voyage de découverte associé au sida.

N.B. — *Pouvez-vous me parler de l'analyse que vous menez avec une psychanalyste? Cette démarche date-t-elle du moment où vous avez su que vous étiez atteint du sida?*

A.E. D. — En fait, c'est venu très tard, après la mort de mon ami. Je me suis retrouvé seul². J'ai toujours vécu avec quelqu'un et tout d'un coup je n'avais plus personne à qui parler. Je me retrouvais aussi dans une période de repli où j'avais l'impression que les gens qui n'étaient pas malades ne me comprenaient pas; je ne pouvais pas leur dire ce que je vivais, ils avaient de la bonne volonté, mais leurs problèmes n'étaient plus les miens. Ce qui fait que je me suis mis tout seul dans mon

coin à me parler à moi-même puisqu'il n'y avait personne d'autre. La thérapeute, une femme qui s'occupe beaucoup de sidatiques, m'a encouragé à développer ces métaphores militaires: je lui parlais de mon médecin comme d'un général et elle me dit: «C'est intéressant, pourquoi ne mettez-vous pas cela par écrit, pour qu'on en parle?». Et il s'est trouvé que le fait d'écrire m'a complètement dispensé de lui en parler. Je me trouvais bien mieux comme ça; en fait ça ne m'intéressait pas de répéter avec elle ce que j'avais déjà écrit. Alors la thérapie s'est orientée sur quelque chose de très traditionnel, sur ma relation avec mes parents; sur mon amant mort aussi. Mon rapport n'est pas très fort avec cette thérapeute, c'est presque un rapport agacé. Ce rapport a souffert en outre du fait qu'elle ne voyait pas ce que j'écrivais et que je ne lui en parlais pas; qu'il y a tout un univers de mon inconscient qui lui échappe totalement. Elle fait quand même partie des autres! (rires). Maintenant elle sait qu'il y a un livre, elle attend la traduction anglaise avec impatience.

D'une épidémie à l'autre:

Craindre la maladie, appréhender la mort, quoi de plus naturel! Agir pour s'en protéger, se protéger de ceux qui en sont les agents, correspond aux réflexes profonds des animaux que nous sommes. À partir de quel moment de tels comportements deviennent-ils excessifs? disproportionnés? Être en quarantaine peut être une période de vacances pour des enfants qui en retiennent l'aspect école buissonnière non celui de mise à l'écart, de rejet pour cause de contamination. Les quarantaines historiques chez nous ont déjà un autre visage; l'île de la Quarantaine, la Grosse Île près de Québec, a vu mourir bien des Irlandais pestiférés. Aussitôt qu'on parle de maladies mortelles qui se propagent, aussitôt que les épidémies gagnent du terrain, la mise au ban suit la terreur qu'elles engendrent. De l'abandon à la déportation, de la ségrégation à la destruction systématique, tout sera bon pour éloigner le mal ... et le malheureux qu'il atteint, qui en serait l'annonciateur symbolique sinon le propagateur certain. La peste, le choléra furent de terribles épisodes de la vie de l'humanité. Terribles par leurs ravages, terribles aussi par ce qu'ils illustrent des comportements de panique et de peur.

Le livre de Patrice Bourdelais et de Jean-Yves Raulot, sur l'un de ces fléaux, le choléra, nous apprend

beaucoup. Une peur bleue. Histoire du choléra en France 1832-1854 (Payot) est un rapport circonstancié des grandes épidémies qui ont déferlé sur la France à cette époque. Les protagonistes, ce sont d'abord les cholériques — dont le visage violacé donnera son qualificatif à la frayeur qu'ils provoquaient. Mais autour, ameutés par la peur, pressés par le jeu du pouvoir ou des intérêts, s'activent les autres protagonistes: la population, qui se protège comme elle peut, ce qui signifie bien des cruautés et quelques horreurs; les pouvoirs, qui ne veulent pas d'une panique qui engendrerait des désordres; les puissances d'argent, qui veulent protéger le commerce que mettrait en danger l'arrêt des relations avec l'étranger. Le peuple ne demande qu'à être rassuré, mais il ne peut se permettre de quitter maison et métier pour fuir la contagion; il compte sur les pouvoirs publics pour enrayer la dissémination de la maladie. L'intérêt de l'État et des gens d'affaires les pousse à minimiser le danger, mais ils ne le nieront pas s'il existe vraiment. Qui les informera? Auprès de qui chercheront-ils des pronostics, des conseils? C'est là qu'interviendront les médecins. Malheureusement l'opinion des médecins ne sera pas unanime et leurs connaissances, bien piètres en regard de leurs responsabilités. Courte vue ou opportunisme, un bon nombre soutiendra que la maladie n'est pas

contagieuse; on tardera donc à prendre les mesures qui s'imposaient. Les médecins furent même, à l'occasion de leurs tournées d'observation, les plus sûrs propagateurs de la contagion. Pendant la période ainsi perdue, pendant que les plus fortunés prenaient la fuite, avant que la situation se retourne, ce sont les plus démunis qui écopèrent.

Malgré les bévues, ce flottement dans les programmes d'aide et de soins, l'expérience de ces grandes épidémies a amené d'énormes changements dans les conditions de salubrité du temps. Depuis, les fléaux de cette nature sont circonscrits par l'hygiène préventive et par nos systèmes de soins. Mais a-t-on pour toujours exorcisé la peur? Aujourd'hui, on ne peut plus invoquer l'ignorance pour la justifier. Cela explique peut-être que, malgré des comportements discriminatoires encore trop nombreux à l'égard des personnes atteintes du SIDA, la réaction de la population dans son ensemble demeure civilisée et qu'on n'a pas encore (trop) cédé à la peur. Peut-être ... Ce serait le gain majeur de notre époque. Que nous devons à une information précise et pertinente, transmise par des médias efficaces. Le reste, dans le cas du SIDA, est affaire personnelle, le contrôle de la contagion dépendant de chacun. Comment alors s'en prendre aux autres? ●

N.B.

L'envers précieux des choses

Christiane Charette (journaliste à Radio-Canada) — Vous combattez votre sida avec beaucoup de détermination. D'autre part, on sent que vous êtes presque amoureux de cette maladie. Peut-être le sida vous a-t-il rendu meilleur et plus intéressant à vos propres yeux? Il vous aurait donné un cadeau que vous nous transmettez avec Corps à corps?

A.E. D.— Là, le sida perd de sa spécificité. Toute épreuve majeure dans la vie crée un tel bouleversement qu'on se rend compte qu'il y a une autre raison de vivre. J'ai voulu m'adapter à ce fait et tirer le maximum possible de l'expérience, au lieu de devenir amer.

C.C.— *Autres considérations, le sida est une épidémie, vous n'êtes pas un cas isolé et c'est une maladie romantique, une maladie de sexe et d'amour, un des événements majeurs sans doute du vingtième siècle.*

A.E. D.— Oui, il y a ce côté dramatique d'une situation qui est au confluent de la mort et de la sexualité. Je parle de «mon dernier amour, le sida» parce que je n'ai pas l'intention d'avoir d'autre relation et que c'est vraiment quelqu'un avec qui je vis. Il faut que ce soit une relation naturelle, pas une obsession ni une peur; il me faut le banaliser parce que tous les actes de ma vie quotidienne sont liés à lui. Quand on essaie de séduire quelqu'un, on se donne beaucoup de mal pour garder cette relation; de même j'essaie de tout faire pour que le sida ne s'agite pas, ne me devienne pas hostile.

C.C.— *Votre livre m'a permis de comprendre La Métamorphose de Kafka, la force visionnaire de ce livre. Vous écrivez: «Je suis prêt à me métamorphoser en crapaud si cela me permet de vivre plus longtemps».*

A.E. D.— Oui, il y a énormément de concessions à faire quand on vit une relation. J'ai découvert qu'au-delà de l'apparence du crapaud, il y a des choses très précieuses. J'ai gagné une grande sérénité dans l'année qui s'est écoulée et beaucoup d'assurance. Comme dans les débuts de romans de guerre, les jeunes gens se demandent s'ils vont tenir. S'ils auront le courage de passer cette épreuve. J'ai constaté que j'ai fait l'épreuve du feu, que je pouvais tenir et j'ai cette fierté. Je ne suis pas le seul, il y a énormément de sidatiques au Canada, en France, aux États-Unis, en Allemagne, en Angleterre qui vivent comme moi avec la



Alain Emmanuel Dreuilhe

Photo Mariana Coote

même tranquillité et la même assurance. On a non seulement à affronter la vie plus ou moins mortelle, mais en plus il y a beaucoup de sidatiques qui doivent lutter contre les préjugés de la société et qui parfois sont abandonnés par leurs parents, leurs proches, par la presse, à un moment particulièrement crucial de leur existence. Je n'ai pas eu ces problèmes. Il y a donc des gens encore plus courageux que moi, au moment où ils perdent toute leur structure de soutien traditionnelle.

C.C.— *Pourquoi l'écrivain Dreuilhe a-t-il choisi cette image chez Kafka de préférence à une autre?*

A.E. D.— C'est le côté monstrueux de celui qui se retrouve complètement seul. L'image du scarabée qu'on balaye à la fin du livre m'a fait penser aux funérailles de beaucoup de sidatiques aux États-Unis. Elles se font à la sauvette: les Américains exigent que les corps soient brûlés et ils abrègent le plus possible les cérémonies de sorte que mourir ne fait plus partie de la vie.

Jean-Roch Boivin (journaliste au Devoir)— *Je suis de ceux qui aimeraient vous voir continuer à écrire. J'ai lu,*

il y a quelques années, votre ouvrage La société invertie, une œuvre d'écrivain avec une voix, un ton et un registre qu'on retrouve dans Corps à corps, ce livre de la mort annoncée. La mort annoncée avec ce que cela engage d'investissement du corps pour le porter jusqu'au bout et de courage pour dire qu'on porte sa mort comme on porte la vie, au jour le jour.

Pierre Gignac (coordonnateur des communications au Comité Sida-Aide-Montréal)— *Merci à Alain Emmanuel Dreuilhe pour avoir introduit dans le combat contre le sida, la notion de guerre sur tous les plans et de victoire. Je vous souhaite qu'elle vienne, à court terme.* ■

*Propos recueillis par
Chantal Saint-Jarre*

1. Le titre de ce livre évoque deux autres ouvrages, l'un de Luce Irigaray intitulé: *Le corps à corps avec la mère* aux Éditions de la Pleine lune (1981), l'autre de Noëlle Chatelet: *Le corps à corps culinaire*, au Seuil (1977).

2. «À la recherche de l'allié perdu» in *Corps à corps*, p. 57-64.